



HAL
open science

Ford Madox Ford, “ Un Jour de bataille, de Miles Ignotus : l’esprit et les armes ” (1916)

Isabelle Brasme

► To cite this version:

Isabelle Brasme. Ford Madox Ford, “ Un Jour de bataille, de Miles Ignotus : l’esprit et les armes ” (1916). 2017. hal-04386212

HAL Id: hal-04386212

<https://hal.science/hal-04386212v1>

Submitted on 10 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

UN JOUR DE BATAILLE

DE MILES IGNOTUS :ⁱ

L'ESPRIT ET LES ARMES (1916)

Ford Madox Ford

Je ne cesse de me demander pourquoi je ne peux rien écrire—pourquoi je ne peux pas même penser quoi que ce soit qui me semblât digne d'être pensé !—sur la psychologie de cette vie sous les drapeaux dont j'ai été largement témoin. Et pourquoi ne suis-je pas même capable d'évoquer des images de la Somme ou des plaines autour de Ploegsteert ? Avec ma plume, j'étais autrefois capable de « visualiser les choses », selon la formule qui avait cours. Ce n'est pas là une grande prétention, puisque la « visualisation » est la facette la plus petite, la moins scintillante, de ce diamant taillé en table que constitue l'art.

Tout de même, c'était mon *métier*,ⁱⁱ mon petit domaine à moi. Je pouvais vous faire voir la cour d'Henri VIII ; le métro de Gower Street ; des palais à Cuba ; le sacre du roi : tout ce que j'avais vu, et mieux encore, tout ce que je n'avais pas vu. À présent, je ne pourrais pas vous faire voir Messines, Wijtschate, ou St Eloi ; ni La Boisselle, le Bois de Bécourt ou de Mametz ; bien que j'aie passé des heures, des jours, des semaines entières à les regarder. Aujourd'hui, le simple fait de regarder un plan grossier de la ligne de Front et d'y lire « Ploegsteert » ou « Armentières » semble faire surgir des tableaux extraordinairement précis et colorés derrière mes globes oculaires—de petits tableaux qui comportent toute la brillante minutie des enluminures médiévales : tableaux de tours, de toits, de ceintures d'arbres et de soleil ; mais aussi d'hommes, explosant en pluies de sang et dissous en un suintement boueux ; ou d'avions et d'obus qui se détachent du bleu translucide. Mais quant à les quant à les mettre... en mots ! Non : l'esprit stoppe et se met au point mort, et quelque chose dans le cerveau stoppe et s'éteint : tout comme le pied

gauche stoppe net et le pied droit claque sur la dure asphalté pour se ramener au même niveau—sur le « carré », après l'ordre « Halte », à Chelsea !

Pour ma part, une frontière invisible semble se dresser dans mon cerveau entre la profession des Armes et l'esprit qui met les choses en mots. Et je me demande : pourquoi ? Et je me demande : pourquoi ?

Je lisais l'autre jour, dans un des hebdomadaires sérieux, un article perspicace sur un sujet quelque peu similaire : pourquoi les grands livres portant sur la psychologie de la guerre (tels que *La Conquête du courage* de Stephen Crane ou même *La Débâcle* de Zola) avaient pu être écrits par des civils qui n'avaient jamais entendu de coup de fusil ou fait manœuvrer une escouade. Mais la raison en est évidente : ce n'est pas Hector de Troie—ce n'est pas même Hélène !— qui écrit *L'Iliade* ; ce n'est pas Lear qui écrit *Lear*, et c'est Tourgueniev, et non Bazarov, qui écrit *Pères et fils*. Les spectateurs voient l'essentiel du Jeu ; mais il serait saugrenu d'aller dans l'extrême inverse en affirmant que l'un des joueurs ne retiendrait, mentalement, absolument rien du Jeu.

Je parle bien sûr de l'aspect psychologique des opérations guerrières. Je me rappelle m'être tenu à un poste d'observation pendant la « poussée » de juillet sur la Somme. C'était le poste nommé Max Redoubt, sur le point culminant de la route entre Albert et le bois de Bécourt. D'un côté, le regard s'élevait vers le bastion touffu de Martinpuich, que les Boches occupaient encore ; de l'autre, le regard s'abaissait sur Mametz, sur Fricourt, sur l'Ancre, sur Bécourt-Bécordel, sur La Boisselle, sur Pozières. Nous occupions tous ces lieux ; ou peut-être n'avions-nous pas encore Pozières. Un immense nuage de fumée planait sur « *High Wood* » :ⁱⁱⁱⁱ noir et comme terreux. L'offensive avait commencé.

Et il me vint à l'esprit qu'il se déroulait là le fait le plus prodigieux de l'histoire. Car dans le territoire qui s'étendait sous nos yeux, ou tout juste cachés par des replis dans le sol, il devait y avoir—de chaque côté—un million d'hommes, avançant l'un contre l'autre et

propulsés par une force morale invisible dans un Enfer de terreur qui assurément n'a pu avoir son égal en ce monde. Dans ce vaste paysage, c'était là une sensation extraordinaire.

Mais cette sensation n'allait pas plus loin. Je n'avais pas d'explication ; pas de déclaration d'ordre psychologique pertinente ou intéressante à faire—ni de généralisation. Nous étions là : ces millions d'hommes, abandonnés, sur un radeau dans l'espace. Mais quant à ce qui nous avait rassemblés en ce paysage, je ne pouvais que me rabattre sur la formule convenue : telle est la Volonté de Dieu. Rien d'autre ne pouvait pleinement appréhender la situation. Il semblait que j'avais moi-même dérivé jusque-là en obéissant à des signes indifféremment écrits sur des bribes de papier : le télégramme ADJ. A/R 2572/26 ; un bon de transport ferroviaire jaune ; un ordre d'embarquement blanc ; un ordre de mouvement rose ; un billet ressemblant à un ticket de vestiaire ordonnant au Cdt. de notre bataillon de nous recevoir. Mais la Volonté qui nous avait amenés jusqu'ici ne semblait pas, ou si peu, être notre propre Volonté. Certes, ce qui avait mis en branle les membres plutôt las et raides sous notre équipement avait probablement sa réelle origine dans notre cerveau ; mais ce n'était pas l'impression que l'on avait. Il y a tant d'attente—une telle éternité d'attente—dans la vie d'une armée en mouvement ou engagée dans une offensive contre les tranchées ennemies, que l'impression prédominante est celle d'apathie. Les moments où l'on peut sentir sa volonté individuelle en action se limitent presque à deux types d'événements : la détermination à ne pas ralentir pendant la marche, et la détermination à ne pas être laissé en arrière quand on « monte à l'assaut ».

Même une tâche qui, à première vue, est individualiste, est trop contrôlée pour être autre chose que délimitée. Si vous êtes officier de patrouille, les limites de vos fonctions sont fixées ; si vous êtes officier de renseignement d'un bataillon placé sur un poste d'observation, la catégorie d'objet qu'il vous est enjoint d'observer est strictement limitée en portée. Et au sein des limites prescrites, il faut prêter attention à tant d'éléments que tous

les autres objets à voir ou entendre, toutes les autres réflexions, sont considérablement atténués. Et bien sûr, si vous êtes dans l'acte même de tirer au fusil, votre portée d'observation est plus limitée encore. De façon atténuée mais tout à fait tyrannique, rôdent dans votre esprit les consignes des instructeurs de tir sur les champs d'entraînement de Splott ou de Veryd. Les consignes selon lesquelles la planchette de hausse doit être relevée, avec le haut du guidon aligné sur les épaules du \bar{V} du cran de mire, sont toujours présentes à l'esprit, même quand le \bar{V} du cran de mire joue un rôle de meurtrière entre vous et le soleil et le vent, et quand la lame du guidon ressemble à une barre au travers de cette meurtrière. Et ce petit objet sombre qui ressemble à une marmite, à l'équerre duquel il faut aligner la barre et la meurtrière, ne ressemble en rien à la tête d'un homme. C'est juste une marmite.

En combat—et dans la zone de combat—le monde entier, y compris l'humanité, semble prendre l'aspect d'une matière inéluctablement dominée par la gravité. De grands fragments de marmite volent çà et là, faisant éclater de grands morceaux de chair : puis l'un et l'autre tombent, pour gésir dans la poussière parmi les immenses chardons. Cela semble être absolument tout. Les espoirs, les passions, les terreurs ne semblent guère exister en-dehors de nous-mêmes—et n'existent en nous-mêmes qu'à des degrés variables. Le jour où je fus envoyé au poste d'observation Max Redoubt pour observer quelque chose, on me commanda également d'aller jusqu'au dépôt d'un autre bataillon au Bois de Bécourt et de procéder à certains arrangements préliminaires pour prendre la relève du dépôt.

Les préoccupations afférentes à ma mission engourdisaient totalement mes capacités d'observation. De cela, je suis certain. C'est en fait le sens de responsabilité qui est vraiment engourdissant : votre « travail » est d'une importance tellement plus immense que tout autre nécessité humaine, ou que toute considération d'humanité, de pitié ou de compassion. Quand votre cran de mire et votre guidon sont alignés sur cet objet sombre en forme de

marmite, vous êtes incapable de vous souvenir que cette marmite abrite des espoirs, des craintes, des aspirations, ou qu'elle a de l'importance pour des épouses, des enfants, un père et une mère Il s'agit simplement d'une cible que vous abattez sur le champ de tir. Votre satisfaction est semblable à celle que vous éprouvez quand vous réussissez un beau coup au golf.

Ce n'est là que simple matière—toute l'humanité n'est que simple matière ; en communion avec les arbres, les obus sur le bord de la route, les wagons de munitions, les obusiers et les rares murs de maisons qui tiennent encore debout. En apparence, je suis un homme qui s'est pris d'un vif intérêt pour les différents aspects de l'humanité : dans la courbure d'un cil, une expression de joie, un geste de désespoir. Jadis, quand je voyais un homme blessé dans un accident de circulation ou victime d'une crise d'épilepsie sur le bord de la route, je ressentais certaines émotions : je me demandais ce qu'il adviendrait de lui, ou ce que je pouvais faire pour lui. Ou pour se rapprocher encore davantage de la réalité, quand, aux alentours de Turnham Green ou de Swiss Cottage, en temps de paix, j'ai vu de poussiéreux canons « 18-pounders »^{iv} de couleur kaki, passer en tintant derrière les braves chevaux, je me souviens d'avoir senti des émotions : d'avoir senti que les canons avaient l'air venimeux, dangereux, ou qu'ils semblaient à l'affût, tels des serpents aveugles.

Mais ce jour-là, comme je sortais de Max Redoubt pour m'engager sur la route de Bécourt, j'arrivai au beau milieu d'une dizaine ou d'une douzaine d'hommes lamentablement blessés, et qui attendaient près d'une boucle de la voie de tram afin, je suppose, qu'un trolley les emmène à un poste de tri des blessés. Je me souviens de ce fait ; mais quant à l'aspect de ces hommes—rien ! Ou si peu. Ils étaient en uniforme kaki ; certains avaient des bandages blancs autour de la tête ; ils étaient regroupés sur un bout de talus : ils faisaient songer aux fragments bas et déchiquetés d'un mur marron et blanc démoli par une canonnade. Et ils sont aussi flous dans ma mémoire que des arbres oubliés.

Il en est de même pour les canons qu'en temps de paix j'avais trouvés intéressants ou pittoresques : ils passaient devant moi en cliquetant dans une procession sans fin ; ils creusaient de lents sillons dans la route sableuse derrière d'immenses et monstrueux tracteurs d'artillerie, tels d'incroyables fourneaux de cuisine. Plus loin dans le bois ils étaient en action : une douzaine d'obusiers navals convertis, tels d'énormes crapauds noirs qui sifflaient, crachaient du feu en haletant, faisaient trembler la terre, et regagnaient en courant leurs refuges de branchages verts. Les obus partaient dans de longs gémissements traînants

Mais il semblait que tout cela ne signifiait rien. On ne songeait pas à l'endroit où les obus immenses touchaient le sol, réduisant des bataillons entiers à rien. On ne songeait pas que l'avancée des canons de l'Artillerie Royale voulait dire que la Poussée progressait. Même les obus ennemis qui gémissaient au-dessus de nos têtes ne signifiaient pas grand-chose ; et les signes visibles que, peu auparavant, ces obus avaient atterri dans le nouveau cimetière britannique, ne semblaient rien impliquer de très personnel. L'on *raisonnait* que les obus pouvaient y atterrir de nouveau à tout instant : mais l'on *sentait* que ce ne serait pas le cas. J'ignore pourquoi. Et bien sûr cela ne voulait rien dire. Dans des moments de grand danger j'ai eu la conviction que j'étais immunisé : huit kilomètres derrière la ligne, j'ai eu la certitude effroyable d'une mort immédiate parce qu'un avion était bombardé à un kilomètre de distance. La principale raison de ces états d'esprit est tout à fait banale. Si l'on a beaucoup à faire, on n'a pas peur : quand on a du temps libre, on peut être vraiment très effrayé. La banalité même de notre occupation, et de la terre, de l'herbe, des arbres et du ciel, fait apparaître la notion de mort ou même de blessures comme exagérée et hors de proportion. On est dans un champ, on écrit un message sur un bout de papier ordinaire avec un crayon ordinaire—« de C/O peloton n°1, B. Coy à C/O untel... » Rien ne pourrait être plus banal

L'idée de tragédie est donc tout simplement incongrue, et la mort tout à fait inconvenante. Non ! La raison a très peu à voir avec tout cela. Car vous pourriez être dans un vaste champ—un champ de 40 acres—et les Boches pourraient y décharger leurs habituelles salves de mortier. Votre raison—si vous n'êtes pas occupé à ce moment-là—vous dira que vous avez une chance sur 400 d'être touché. Mais cela ne vous rassure en rien. En revanche, j'ai été soulevé de terre et projeté à deux mètres par l'explosion d'un obus tout en me sentant parfaitement certain de mon immunité.

La puissance du sens de responsabilité est de fait prodigieusement hypnotique et conduit à une prodigieuse introspection. Je pensais auparavant qu'être sur le front en France reviendrait à me retrouver dans un cercle magique qui me couperait de tous mes problèmes personnels : mais rien n'est plus éloigné de la vérité. Il m'est arrivé de me rendre sur la ligne de front la nuit, inquiet, inquiet, inquiet à en dépasser l'entendement, au sujet d'événements qui se passaient chez moi, dans une mère patrie que j'avais peu d'espoir de revoir—si inquiet que tout sens de danger personnel disparaissait et que j'oubliais de me baisser quand les obus volaient près de nos têtes. Dans le même temps j'ai observé avec soin les angles, les coordonnées de boussole, les repères et les caillebotis qui se dessinaient devant nous : et je me suis inquiété—tout en continuant de m'inquiéter du reste—d'avoir pu négliger une précaution dans la protection de mes soldats, ou de ne pas être à l'heure, ou de mal comprendre un message—jusqu'à ce que, graduellement, le sens de responsabilité éclipsât tout autre sentiment.....

Malgré tout, comme je l'ai dit, les sentiments personnels ne sont pas occultés ; non plus que les affections personnelles. Si, par exemple, les blessés que j'avais vu près de Max Redoubt avaient été des hommes de mon propre Bat. ou d'un autre Bat. du Régiment Gallois qui était à côté du nôtre, j'aurais essayé de faire ce je pouvais pour eux—et assurément je m'en souviendrais aujourd'hui. Car je me souviens de tous les blessés que j'ai vus de mon

propre Bat. Les pauvres hommes, ils viennent de Pontypridd, de Nantgarw, de Penarth, de Dowlais Works ; ils ont de curieux accents, étranges et gutturaux tel le croassement de corbeaux ; et ils appellent montagne la moindre colline... Et il n'est pas d'émotion aussi terrifiante et bouleversante que le sentiment qui vous envahit quand vos propres hommes sont morts. C'est un sentiment d'une colère une colère.... une profonde colère ! Elle vous remue comme une force qui dépasse toute autre force dans le monde : inimaginable, irrésistible.....

Oui, je n'ai qu'une seule Image de Guerre dans mon esprit : c'est un nuage noir qui se précipite, tel le sombre nuage du shrapnel boche. Il s'abat à tout moment : sur le Bois de Mametz : sur le champ de tir de Veryd ; sur l'étendue grise de la mer du Nord ; sur le terrain de parade, dans la lumière du soleil, avec la fanfare, et le bouc étincelant comme l'argent, tandis que le SMR^v crie : « Hommes de base..... Fixe ! » De cette sombre nébulosité émergent en brillant, tels des fragments brièvement voilés de lunes livides, les pâles visages des petits hommes bruns aux voix de corbeaux, les Evans, les Lewis, les Jones et les Thomas..... Nos morts !

C'est là l'image la plus réelle de la guerre que je garde en moi. Et cette vision, elle aussi, est personnelle, et elle est assumée avec, et non malgré, les responsabilités

Traduction d'Isabelle Brasme

ⁱ NDLT : *Miles ignotus* (latin) : soldat inconnu. Ce pseudonyme est empreint d'une note humoristique en anglais car Miles est aussi un prénom anglais, ce qui permet un battement entre le solennel et le familier.

ⁱⁱ NDLT : en français dans le texte

ⁱⁱⁱ NDLT : l'anglais a été gardé pour désigner le Bois des Fourcaux : il était désigné par l'anglais « *High Wood* » y compris par l'armée française durant la Première Guerre mondiale, car il fut défendu par l'armée britannique durant la bataille de la Somme.

^{iv} NDLT : Le canon 18-Pounder était le modèle de canon utilisé par l'armée britannique durant la Première Guerre mondiale. Sa spécificité britannique lui valut d'être désigné par son nom anglais dans le jargon militaire français.

^v NDLT : Sergent-major régimentaire.